

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Présentation

Le théorème d'Horus

Volume 23, Number 3 (135), May–June 1981

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60275ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

(1981). Présentation : le théorème d'Horus. *Liberté*, 23(3), 15–16.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1981

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

HUBERT AQUIN

Obombre (roman)

PRÉSENTATION : LE THÉORÈME D'HORUS

Les pages qui suivent proviennent du dernier roman — inachevé — d'Hubert Aquin : Obombre. Elles représentent, avec les notes manuscrites que nous publions en annexe, à peu près l'essentiel de ce qu'Hubert Aquin a pu rédiger de cette cinquième œuvre entre 1976 et 1977.

Éclatement absolu de l'écriture et du désir dans une mort « essentielle », perte et retour de l'infini dans le fini, ces premières lignes d'Obombre livrent leur lecteur — et plus encore, leur auteur — à un épuisant parcours de la perspective circulaire du Sens, à une poétique du paradoxe qui referme à jamais sur eux le signe, son pouvoir de nommer, d'ordonner un langage. Il s'agit bien là en effet d'un livre impossible, d'un livre que son propre texte commençant annule et dont pourtant il ne cesse de vouloir, réitérant à la manière d'une fugue le sujet qu'il laisse derrière lui : ce dont il se dégage et qui paradoxalement le constitue peu à peu. . . L'auteur paraît ici entrer derrière sa propre mort, indéfiniment appelée et rappelée, prédite et relue, constante et manquante. Recommencement. C'est bien ce que signale d'ailleurs l'étonnante armature contrapuntique de ce début (terme relatif) — de cette reprise déjà d'une œuvre que son auteur avait d'abord intitulée l'Art de la fugue ; à l'image de Bach lui-même dans sa propre œuvre inachevée, Aquin s'est inscrit partout ici à l'intérieur de son propre thème, chant d'amour et de mort aux voix antiphoniques : « Chaque phrase de ce livre me rappelle la totalité de l'autre que je ne réussis pas à rattraper et qui m'apparaît encore plus grisant, plus émerveillant à mesure, sans doute, qu'il fuit en rétrovision. Passésiation du livre futur. » Voici, au milieu de ces fragments, tout l'auteur ; pas d'œuvre qui soit plus signée que celle-ci, nul discours qui se soit plus totalement livré à l'épreuve de l'Infini. Terreur de ce qui n'a pas de fin, pas d'origine, mais qui pourtant s'annonce et se reprend infiniment : « Je suis la porte de la mort. »

*

C'est à Andrée Yanacopoulo que nous devons de pouvoir publier ce texte, ainsi que les notes manuscrites qui l'accompagnent et qu'elle a bien voulu déchiffrer pour nous. Nous l'en remercions sincèrement. On pourra d'ici quelque temps retrouver cet inédit, avec d'autres plans d'ouvrages et plusieurs notes de travail, dans l'édition critique — en préparation — des œuvres d'Hubert Aquin ; nous remercions donc, en plus d'Andrée Yanacopoulo, tous les co-directeurs du projet qui avec elle ont généreusement accordé à Liberté l'autorisation de publier ici, en les précédant, Obombre.

R.L.

*Le commencement n'est le commencement qu'à la fin.
Schelling*

Tous les artifices de l'intrigue ne feront jamais oublier au lecteur que derrière cet écran de décombres se cache une pauvre loque qui se prend pour Dieu. Toute intrigue est dolosive, tout personnage une imposture, Roméo est un psyllé, Jocaste une folle superflue, Claudius un piètre exemple d'épiclérat... et moi je ne suis qu'une vierge écrivante. Mais j'ai perdu le goût d'affabuler et me voici nu d'une nudité plate et essentielle. J'ai fini de plastronner, ami, car j'entreprends à l'instant même mon dernier livre. Quand tu liras ces lignes, je serai déjà absent ; et si je n'ai pas encore décroché, ce sera tout au plus une question d'heures ou de jours, car, à vrai dire, il me presse de te trahir. Si ce livre me représente, c'est uniquement dans la mesure où tu le fais accéder, par la photogénie des cadratins de cette page, à la vie de ta pensée. C'est toi qui vis, lecteur, et non pas moi, non plus moi ! Rien de moins métaphorique que cette dernière phrase.

En ce moment, je renifle péniblement. Depuis plus d'une heure, je suis étendu sur le lit, les yeux ouverts. La chambre 2023 du Park Lane de Chicago est contenue dans ma rétine lucifuge, tout comme la conscience est contenue dans ce qu'elle contient. Dehors : tempête, vent, rafales, neige continue. Tout dérive. Lustration du conscient. La vie de l'écrivain couché sur le dos se déploie selon la métrique de l'œil droit d'Horus. La vitre de la chambre est givrée. Fascination de l'isthme. O double mort inarrivée ! J'ai peur pourtant... Je me disloque, je n'en finis plus de me prolonger dans toutes les rues de Chicago et de